
Lorsque l'enfant paraît Marc 10, 13-16 (pour le baptême de Jan)

Des gens lui amenaient des enfants pour qu'il les touche de la main. Mais les disciples les rabrouèrent. Voyant cela, Jésus s'indigna ; il leur dit : Laissez les enfants venir à moi ; ne les en empêchez pas, car le royaume de Dieu est pour ceux qui sont comme eux. Amen, je vous le dis, quiconque n'accueillera pas le royaume de Dieu comme un enfant n'y entrera jamais. Puis il les prit dans ses bras et se mit à les bénir en posant les mains sur eux.

*Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille
Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident soudain à voir l'enfant paraître,
Innocent et joyeux.*

Seuls les disciples de Jésus ne le voient pas ainsi. Lorsqu'on amène les enfants à Jésus, ils se fâchent contre leurs parents. Que croient-ils pour agir ainsi ? Pour qui prennent-ils Jésus pour se constituer autour de lui en remparts ? Ils agiront de la même façon avec l'aveugle Bartimée, le fils de Timée, qui avait reconnu sans le voir les pas du Fils de David.

De quoi ont-ils peur en voyant ceux qui s'approchent de leur maître ? Qu'ils le dérangent, qu'ils l'indisposent ? Que leur maître s'occupe d'eux ? Pourtant, les enfants ne sont-ils pas l'innocence et la joie ?

*Soit que juin ait verdi mon seuil, ou que novembre
Fasse autour d'un grand feu vacillant dans la chambre
Les chaises se toucher,
Quand l'enfant vient, la joie arrive et nous éclaire.
On rit, on se récrie, on l'appelle, et sa mère
Tremble à le voir marcher.*

Les parents qui amènent leurs enfants à Jésus tremblent eux aussi. Ils voudraient une bénédiction, ils voudraient un signe posé sur le front de leur descendance. Pour que la peur s'arrête, il faudrait un salut, une parole de grâce, un signe visible de la grâce invisible de Dieu. Pour que la généalogie du péché cesse, il faudrait un prophète qui permette aux enfants de marcher sans porter le poids d'une faute ancienne. Au jour des premiers pas, l'enfant cherche à tenir, sans tomber, et si, autour de lui, personne ne croit en lui, il ne peut aller chercher la confiance déposée en lui. Les disciples de Jésus ne croient pas à l'importance des enfants, ils ne voient pas dans quel engrenage de la faute son enfermés leurs parents, ils ne comprennent pas l'espérance dans les bras qui présentent ces petits d'hommes, enfants d'Adam voués à la chute par toutes les religions établies.

*Quelquefois nous parlons, en remuant la flamme,
De patrie et de Dieu, des poètes, de l'âme
Qui s'élève en priant ;
L'enfant paraît, adieu le ciel et la patrie
Et les poètes saints ! la grave causerie
S'arrête en souriant.*

Ah ! Le sérieux des disciples ! Ils veulent écouter le maître sans être dérangés, ils ont bien mieux à faire que d'accueillir des marmots emmailotés. Pourtant, eux aussi furent enfants tenus dans des bras plus ou moins aimants. Si aujourd'hui ils parlent de choses sérieuses et graves, c'est peut-être parce que d'autres ont reconnu en eux une humanité précieuse et digne d'intérêt. L'Évangile de Luc et celui de Matthieu, n'ont pas pu résister à l'envie de conter l'enfance du fils de Dieu. Et la plus haute théologie, les choses spirituelles les plus belles se retrouvent pensées dans des langes de bébé. N'est-ce pas l'universel de notre humanité qui surgit dans les discussions les plus savantes, lorsque l'enfant paraît ?

*La nuit, quand l'homme dort, quand l'esprit rêve, à l'heure
Où l'on entend gémir, comme une voix qui pleure,
L'onde entre les roseaux,
Si l'aube tout à coup là-bas luit comme un phare,
Sa clarté dans les champs éveille une fanfare
De cloches et d'oiseaux !*

C'est à ses disciples que Jésus sonne les cloches !

De quel droit empêchent-ils les enfants de venir jusqu'à lui Ne savent-ils pas que, si on ne les aide, ils ne pourront jamais s'approcher du salut ? L'amour que Jésus est venu apporter n'est pas moins pour ces enfants qu'on lui tend que pour leurs parents ou que pour les disciples.

Comment, de la prédication de Jean qui parlait de préparer les chemins du Seigneur, les disciples en sont-ils venus à jouer les gardiens du temple ?

N'est-ce pas ce que nos églises, elles aussi, font quelque fois, gardant le témoignage et ne le partageant qu'avec pingrerie ? Jésus est venu apporter la lumière : pourquoi tous ses disciples la mettent-ils sous le boisseau ? Sans doute pensent-ils qu'il y a une hiérarchie et que les enfants se trouvent tout en bas, sur l'échelle des aimés.

Pourtant combien de matriarches, de Sarah à Rachel, combien de pères illustres, d'Abraham à Siméon, en passant par Jacob, souffrissent tous les tourments de n'avoir pas d'enfant. Parmi les dons précieux, l'enfant est le plus grand de tous, parce qu'il change le monde en y entrant.

*Enfant, vous êtes l'aube et mon âme est la plaine
Qui des plus douces fleurs embaume son haleine
Quand vous la respirez ;
Mon âme est la forêt dont les sombres ramures
S'emplissent pour vous seul de suaves murmures
Et de rayons dorés !*

Aux térébinthes de Mamré, dans la chaleur de midi, Abraham vit dans les branches des grands chênes, l'apparition de Dieu venu pour lui promettre la naissance d'Isaac. Dans le temple de Silo, Anne priant si fort qu'on la crut ivre, venait demander un fils pour pouvoir vivre. Que voulaient-ils tous ces parents qui ne pouvaient pas l'être ? C'est que, dans ces naissances tant désirées, se trouvait enclose un peu d'éternité. La seule peut-être qu'on puisse réaliser. Lorsque l'enfant paraît, le temps s'étend très loin ; après soi il y a lui, et la vie s'élargit. Il nous sauve de nous-même, et prolonge nos rêves. Nul besoin qu'il soit la chair de notre chair : l'enfant, par sa présence, devient notre espérance, il ouvre un horizon dans notre monde fini.

*Car vos beaux yeux sont pleins de douceurs infinies,
Car vos petites mains, joyeuses et bénies
N'ont point mal fait encor ;
Jamais vos jeunes pas n'ont touché notre fange ;
Tête sacrée ! enfant aux cheveux blonds ! bel ange
À l'auréole d'or !*

Oui, le royaume de Dieu est pour ceux qui sont comme eux. Jésus nous donne à voir un peu de son palais, on y entre en ne faisant pas le mal. Mais quel enfant devenu grand serait digne d'un tel endroit ? Nos existences pleines de doutes, de peurs et de défiances, cherchent à se disculper. Nous justifions nos actes, par nos précarités, il faut bien se défendre, il faut bien subsister. Alors loin des enfants, nous luttons constamment pour garder notre place, pour faire valoir nos droits et laisser notre trace. Non que l'on soit méchant, ou qu'on veuille faire le mal, mais nos cités n'ont pas été construites sur des bases de confiance. Nos sociétés sont en tissu concurrentiel. Aucun adulte ne vit comme un enfant. Peut-être est-ce autre chose que Jésus nous demande. Dans la réalité de nos rapports humains, nous sommes comme les disciples, qui pensent d'abord à mal quand ils voient ces parents qui cherchent un geste, une bénédiction. Sans demander pourquoi, sans comprendre leur désir, ils pensent qu'il ne faut pas et défendent leur Messie.

S'ils avaient écouté la voix des mères, des pères, qui souhaitaient le meilleur pour l'avenir, ils auraient compris une autre voix que la leur. Ils auraient réglé leur action sur la parole entendue et sans doute leur dureté aurait été changée.

Que savons-nous des autres, de ceux qui vivent autour de nous ?

*Vous êtes parmi nous la colombe de l'arche.
Vos pieds tendres et purs n'ont point l'âge où l'on marche ; Vos ailes sont d'azur.
Sans le comprendre encor, vous regardez le monde.
Double virginité ! corps où rien n'est immonde,
Âme où rien n'est impur !*

« Amen, je vous le dis, quiconque n'accueillera pas le royaume de Dieu comme un enfant n'y entrera jamais ». Jésus nous invite à changer et à abandonner la peur de perdre notre place pour accueillir l'autre. Sans le comprendre encore, regarder le monde comme on accueille sa nouveauté.

Non pas qu'on soit naïf et qu'on n'ait rien vécu, mais il faut quelquefois désapprendre pour pouvoir repartir avec l'autre. Quand nous pensons que le royaume de Dieu est un lieu où l'on entre, Jésus nous fait comprendre en voyant les enfants, qu'il est notre accueil même. Là où où nous ouvrons les bras, là où nous commençons par accepter la nouveauté de l'autre, là commence le règne de Dieu. Voir que cela est bon et revenir en Eden, ne rien présupposer qui nuirait au moment, tenter une rencontre en laissant de côté toutes les arrières-pensées. Jésus nous invite à accueillir en abandonnant les effets de classe, les hiérarchies sociales, les idées toutes faites sur l'existence de l'autre. Venir à l'autre comme un enfant et accueillir l'autre comme on accueille un enfant. Faire avec la fragilité, croire encore à la pureté des intentions, refuser tout cynisme, promouvoir la douceur, l'amitié et la foi. Le royaume de Dieu est une utopie, un lieu sans autre espace que celui qu'on se crée.

*Il est si beau, l'enfant, avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vite apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,*

*Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers !*

Puis Jésus les prit dans ses bras et se mit à les bénir en posant les mains sur eux. Geste prophétique, leçon théologique, Jésus fait exister devant les yeux de ces disciples, le royaume qu'ils cherchent tous. Nul besoin de poursuivre les discours, nulle envie de prouver qu'il dit vrai : son geste est à lui seul la vérité faite chair, les enfants dans ses bras deviennent des êtres chers. Dans une antiquité, où l'on donne le pouvoir au *pater familias*, d'exposer les enfant dont il ne voudrait pas, Jésus s'inscrit en faux et les érige en êtres infiniment précieux.

L'enfant est une école, une leçon de tendresse, un lieu où il est encore possible de dire sa gentillesse. Personne n'est ridicule quand il se met à l'école de l'enfant l'homme le plus habile peut rire sincèrement, et le temps dépensé à aimer un enfant n'est jamais gaspillé : c'est de l'éternité.

*Seigneur ! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur ! l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants !*

Victor Hugo, *Les feuilles de l'Automne*, XIX

AMEN